



CLASSIQUES
GARNIER

DARCOS (Xavier), « Hommage rendu à Marc Fumaroli », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 122e année, n° 3, 3 – 2022, p. 517-520

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-13788-7.p.0005](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-13788-7.p.0005)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2022. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

L'ESPRIT FRANÇAIS, UN CHAPITRE LITTÉRAIRE DU « ROMAN NATIONAL » ?

HOMMAGE RENDU À MARC FUMAROLI

ALLOCUTION DE XAVIER DARCOS,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, CHANCELIER DE L'INSTITUT

La Société d'histoire littéraire de la France a souhaité que ce colloque d'aujourd'hui et de demain, que j'ai l'honneur d'ouvrir en tant que Chancelier de l'Institut, soit dédié à la mémoire de Marc Fumaroli, qui fut son président. Un jour viendra – et même sûrement plusieurs jours viendront – où nous consacrerons des colloques à l'œuvre de Fumaroli et à la portée de ses écrits, toujours si riches, si stimulants à lire et à relire. Pour aujourd'hui, le sujet du colloque – « l'esprit français » – aurait plu à l'auteur de *La Diplomatie de l'esprit* et de la mémorable anthologie *Quand l'Europe parlait français*. Mais permettez-moi de commencer par un tout petit détour – qui n'en est pas vraiment un – et que me suggère un souvenir récent.

Il y a exactement deux mois, le 16 septembre, à la même heure et au même endroit, je me trouvais ici pour rendre hommage à Jean-Louis Ferrary, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. L'Institut de France avait tenu à accueillir dans ce lieu qui lui appartient la journée consacrée à la mémoire de ce grand historien de la Rome antique. Jean-Louis Ferrary nous a quittés lui aussi pendant l'été 2020, six semaines après cet autre grand Romain s'il en fut jamais ! son confrère Marc Fumaroli.

En terminant l'hommage que je rendais alors à Jean-Louis Ferrary, je citais une phrase de cet académicien exemplaire qui, très sincèrement attaché à l'Institut de France et à la perpétuation de l'esprit dont il vit, disait : « Il ne paraît pas mauvais que, de temps à autre, ce soit à des savants portant l'habit et l'épée que les honneurs soient rendus par la garde républicaine. » Je suis sûr que

Marc Fumaroli aurait partagé cette opinion, tant il était attaché aux académies. Auteur de l'article « Coupole » dans les *Lieux de mémoire* de Pierre Nora – texte *immortel*, serais-je tenté de dire, tant il se relit avec un intérêt inaltéré –, et surtout historien de la République des Lettres dont nos académies veulent être et doivent être les dignes héritières, Fumaroli a été, pour notre temps, le plus ardent et le plus convaincant défenseur de l'esprit et des institutions académiques.

Il en aimait les apparences, le décorum, la mise en scène, les costumes, les rites. Il était intarissable sur l'interprétation de la « liturgie académique », qu'il voyait comme une version laïque plus ou moins calquée sur les rites de la Rome catholique, bien à leur place sous une Coupole d'inspiration si romaine. Il parlait d'une réception à l'Académie française, en habit vert et l'épée au côté, comme d'une entrée « dans le sein de ce Ciel national » que représente la Coupole.

Un tel attachement aux rites, aux traditions et aux symboles donnait l'exacte idée de son attachement au principe des académies, à leur vocation, à leur responsabilité, à leur indépendance, à leur grandeur. Comment ne pas partager cette puissante conviction ! La France a une chance immense, nous disait à juste titre Marc Fumaroli, celle de disposer d'institutions de mémoire, de conservation, de transmission, apparues pour la plupart au cours du Grand Siècle. Elles sont indispensables pour puiser dans la création et dans l'action – y compris l'action politique – la distance, le recul réflexif qui permettent de ne pas se laisser emporter par la mode ou par tout ce que le présent paraît vouloir nous imposer. Du fait de leur fonctionnement, grâce au cadre très stable mais aussi très souple et évolutif qu'elles offrent à leurs membres, les académies, réunies par la République française dans un unique Institut, sont à même de jouer le rôle d'éclaireurs au service du bien commun, en assumant pleinement leur responsabilité devant les grands enjeux contemporains.

Marc Fumaroli ne se contentait pas de dire ou d'écrire tout cela – ce qu'il faisait avec une éloquence et un talent exceptionnels. En ce domaine, le croyant était aussi très pratiquant. Il apportait son concours actif aux académies. En premier lieu celles dont il était membre : les inscriptions et belles-lettres où il avait succédé à Georges Duby, et la Française où il avait été élu au fauteuil de Ionesco – belle et double filiation d'écrivain et d'érudit ! Mais il ne ménageait pas ses peines, tant qu'il en a eu la force, au service de l'Institut et ne refusait pas d'être invité à prendre la parole devant l'Académie des sciences morales et politiques. Il le fit à plusieurs reprises, sur des sujets qui lui étaient chers, notamment les humanités ou l'esprit européen, et bien sûr Tocqueville ou son cher Chateaubriand. Il aimait à fréquenter cette académie de juristes, de philosophes, d'historiens et d'économistes, parfois très éloignés de ses sujets de prédilection. Car la grande qualité qu'il trouvait à l'Institut de France, c'est le décloisonnement : à cet égard, l'esprit académique était le meilleur antidote au poison qui affaiblit tant le monde universitaire, celui de la fragmentation des savoirs et de l'enfermement dans la spécialisation, tellement éloignés de l'idéal humaniste.

Réussir à décroisonner tout en préservant l'excellence : telle est la grande force de l'Institut de France. Ces quelques lignes de Marc Fumaroli disent bien le fond de sa pensée et qui sont, je crois, plus actuelles que jamais : « La culture générale et le sens du bien commun, collégialement partagés par les académies, tant littéraires que scientifiques, ont plus de chance d'indiquer les voies de la prudence et de la sagesse que les innombrables experts autoproclamés consultés comme des oracles par les médias, ou invoqués benoîtement par de puissants intérêts. »

Marc Fumaroli excellait à évoquer les grands personnages qui incarnèrent cet esprit : Pétrarque, Érasme, Montaigne, La Fontaine, Voltaire, Chateaubriand, Tocqueville, Valéry, et tant d'autres ; mais aussi beaucoup d'auteurs moins connus, qu'il savait sortir de l'oubli ou d'un demi-oubli. Je pense par exemple à Sérour d'Agincourt, ce fermier général de Louis XV qui décida de s'installer à Rome où il composa, pendant la Révolution et l'Empire, une œuvre très originale et très novatrice d'historien de l'art médiéval. Marc Fumaroli lui avait consacré quelques pages passionnantes dans le volume publié à la mémoire de son grand ami trop tôt disparu, Bruno Neveu – qui fut mon prédécesseur à l'Académie des sciences morales et politiques. Ce Sérour d'Agincourt, Français de naissance et Romain d'adoption, ne fut pas académicien, mais il était l'une de ces incarnations de ce qui fut le grand sujet de Marc Fumaroli pendant toute sa vie d'intellectuel : la *Respublica literaria*, la République des lettres.

Chez lui, pour faire le lien avec le sujet de votre colloque, l'intérêt pour l'« esprit français » s'intégrait dans cette réflexion plus large sur la République des lettres. Fumaroli vivait, en esprit, dans un monde d'Ancien Régime, antérieur aux nationalismes, qui avait construit avec la République des lettres une « académie européenne siégeant en permanence », selon ses mots. Elle était par nature transnationale, vouée tout entière aux relations entre lettrés, savants, artistes de divers pays. Cela n'a pas empêché celui dont on a fait le parangon de l'esprit français, Voltaire, d'en donner l'une des plus belles définitions : « On a vu une république littéraire insensiblement établie dans l'Europe malgré les guerres et malgré les religions différentes. Les véritables savants de chaque genre ont resserré les liens de cette grande société des esprits répandue partout et partout indépendante. »

Cette unité, rompue d'abord par la Révolution puis par les nationalismes, perdue comme un idéal, lointain mais toujours vivant, dont Marc Fumaroli s'était fait l'apôtre. Pour lui, l'esprit de la République des lettres était indissociable de l'autre grand combat de sa vie : la défense et l'illustration de la féconde postérité des Anciens, depuis la fin du Moyen Âge jusqu'au temps des révolutions, et plus largement jusqu'à nos jours. Il y voyait la source même de l'esprit européen.

Dans cette perspective, l'idée d'un « roman national » se trouvait reléguée au second plan, comme englobée dans une histoire infiniment plus longue et plus internationale, pour ne pas dire universelle, qui procède de l'« esprit romain ». Marc Fumaroli était un Romain, car vers l'*Urbs*, la Ville qui avait donné à l'Europe un empire et un sacerdoce universels, convergeaient tous ses sujets, toutes ses réflexions, toutes ses prédilections, tous ses goûts. Pour

reprendre une image romaine entre toutes, Rome possédait les clefs : les clefs de compréhension de l'histoire des lettres et des arts, de l'histoire de l'Europe – et même au-delà de l'Europe, car Marc Fumaroli ne manquait pas de rattacher une part de l'Amérique à cet esprit romain.

Fumaroli aimait à citer un passage magnifique des *Mémoires d'outre-tombe*, au 31^e livre, qui se situe à Rome et se rattache au moment – bien connu – où Chateaubriand dit qu'il souhaiterait finir ses jours au monastère de Saint-Onuphre, sur le Janicule, « dans un des plus beaux sites de la terre, parmi les orangers et les chênes verts, Rome entière sous mes yeux ». Je vous lis la suite, qui est belle et qui tiendra lieu de péroration à cet hommage :

« Hier j'ai vagué au clair de lune dans la campagne entre la porte Angélique et le mont Marius. On entendait un rossignol dans un étroit vallon balustré de cannes. Je n'ai retrouvé que là cette tristesse mélodieuse dont parlent les poètes anciens, à propos de l'oiseau du printemps. [...] Il avait l'air de vouloir charmer le sommeil des morts et non de les réveiller. Dans ces parcours incultes, la Lydie d'Horace, la Délie de Tibulle, la Corinne d'Ovide, avaient passé ; il n'y restait que la Philomèle de Virgile. Cet hymne d'amour était puissant dans ce lieu et à cette heure ; il donnait je ne sais quelle passion d'une seconde vie : selon Socrate, l'amour est "le désir de renaître par l'entremise de la beauté"... »

Si Fumaroli aimait à citer cette page qui évoque si puissamment Rome et la romanité, ce n'était pas un hasard. C'est parce qu'il y trouvait non seulement tout Chateaubriand mais aussi beaucoup de Fumaroli. Non que sa voix ait ressemblé à celle du rossignol – même si cette voix, dans son étrangeté, pouvait avoir quelque chose de musical et de chantant. Mais parce que le rossignol entendu par Chateaubriand, c'était la voix de la romanité elle-même – une voix romaine, si je veux jouer avec les mots. Dans ces lignes de l'Enchanteur que je viens de lire, le rossignol porte jusqu'aux Modernes la poésie des Anciens ; il fait le lien entre les siècles ; il devient le symbole d'une continuité miraculeuse qui traverse les âges et leur survit ; il représente la Rome-phénix à laquelle Fumaroli a consacré de si beaux développements. La référence à Socrate, à la fin de la description de Chateaubriand, atténue ce que la scène pourrait avoir de crépusculaire, et ouvre vers une renaissance, par la beauté.

Présence séculaire et transmission fidèle ; création et beauté sans cesse renouvelée : ce rossignol inconnu et invisible de la campagne romaine nous dit quelle fut l'idée de Marc Fumaroli sur les lettres, les arts, la mémoire. Si, dans son esprit, le travail académique, comme je l'ai dit tout à l'heure, était le remède à la dégradation du débat public, et la République des lettres le remède aux divisions nationales, idéologiques ou religieuses, l'esprit romain était, par-dessus tout, le remède à l'amnésie de nos contemporains à l'égard du passé le plus fécond, celui de l'Antiquité fécondée par le christianisme. Fumaroli était Romain parce que Rome est l'anamnèse par excellence.